

flatteuses; et, soit qu'elle parût dans de nombreuses réunions, soit qu'elle fût aux spectacles, aux concerts, ou dans les promenades publiques, on ne la désignait plus que sous le titre de *Belle et Bonne*.

LA SONATE.

Monsieur de Voranges, l'un des agens de change les plus accrédités de Paris, employait une partie de sa fortune à donner à ses deux filles, Blanche et Célestine, une éducation qui devait assurer leur bonheur et faire le charme de leur existence. Aux avantages de la science et d'une instruction solide, il avait joint ceux des talens les plus agréables. Blanche surtout faisait de rapides progrès sur la harpe. Excitée par le désir de répondre aux sacrifices et aux tendres soins de ses
parens,

parens, elle ne perdait pas une minute. Levée dès six heures du matin, elle se livrait d'abord à toutes les études sérieuses; et sitôt qu'elle pouvait s'y dérober, on l'entendait s'exercer sur la harpe, s'habituer, pendant des heures entières, aux passages les plus difficiles, aux gammes les plus fastidieuses; en un mot tout annonçait en elle que l'amour du travail égalait la bonté du cœur.

Célestine ne se piquait aucunement d'être l'émule de sa sœur. Jolie et coquette, elle était pour les talens d'une nonchalance et d'un mépris qui ne lui permettaient pas de faire les moindres progrès. Levée à peine à neuf heures, elle en employait encore deux à faire ce qu'elle appelait sa toilette du matin; de sorte que le déjeuner arrivait, sans qu'elle eût fait autre chose que descendre et offrir à ses père et mère le bonjour d'usage. Après le déjeuner, tandis que Blanche se livrait de nouveau à l'étude approfondie de la musique, l'indolente Célestine, étendue mollement sur un sofa, s'occupait à orner un chapeau d'un nouveau ruban, à préparer une élé-

élégante garniture de robe, ou bien, ce qui lui arrivait le plus souvent, à s'ennuyer de ne rien faire.

En vain lui faisait-on à cet égard de sérieuses représentations, rien ne pouvait dompter sa mollesse et son indifférence; et lorsque Blanche lui en faisait sentir les inconvéniens, et lui donnait les conseils de la plus tendre amie, celle-ci lui répondait, que lorsqu'on était riche et jolie, on avait toujours assez de talens. «On dirait, ajoutait-elle, avec un sourire ironique, on dirait, ma sœur, en te voyant travailler avec tant d'obstination, que tu n'as pas de quoi vivre, et que tu veux devenir maîtresse de harpe. Il est bon d'avoir un joli talent de société; mais être d'une force d'artiste, cela sent le bourgeois, et n'est fait que pour les gens du commun.»

Blanche haussait les épaules à de pareils propos. Elle soutenait que la médiocrité en toute chose annonçait toujours peu de goût et de caractère; et que lorsqu'on s'adonnait à l'étude d'un art, c'était une erreur et presque
tou-

toujours une duperie, de ne pas y acquérir toute la force que nous permettaient nos facultés. «Oh! les belles phrases et les grands raisonnemens! répliquait Célestine en riant aux éclats: je te vois déjà annoncée dans les concerts, comme l'une des plus grandes harpistes de Paris; te présenter tremblante et plus d'à demi-morte de peur, devant six cents personnes qui toutes te critiqueront; et pour prix d'un pareil supplice et de tes longues études, t'appelleront *Blanche-la-virtuose*: le beau surnom! Quel bonheur de trembler et de se mettre toute en eau pour amuser Messieurs et Mesdames qui se moquent de vous! Courage, Blanche, courage! travaille sans relâche! refuse-toi la plus petite récréation; rends-toi digne d'être continuellement aux ordres de chaque maitresse de maison, de toute personne qui se croira quelque talent; prodigue-toi sottement à tout le monde: je te souhaite gloire et plaisir.»

Blanche, dont le désir de posséder un talent véritable, ne pouvait être ralenti par le
tableau

tableau ridicule que lui faisait Célestine, ne se livra qu'avec plus de zèle et d'obstination à l'étude de la musique; et devint, au bout de quelque temps, aussi forte sur la harpe, qu'elle l'était dans les sciences et les différentes langues. On la citait partout; on la recherchait dans les sociétés les plus choisies; et tandis qu'elle y recueillait les félicitations et les applaudissemens les mieux mérités, Célestine, reléguée dans un coin, était à peine remarquée, et commençait à sentir qu'une jolie figure et toutes les minauderies de la coquetterie, ne suffissent pas toujours pour s'attirer les hommages et les égards, mais que tout cède à l'empire des talens.

Un événement remarquable et malheureusement trop fréquent, vint confirmer à la jeune indolente cette vérité qui ne faisait que germer dans son cœur. Les événemens politiques, dont cherchent toujours à profiter les ennemis de l'Etat, causèrent un si grand bouleversement à la Bourse de Paris, qu'un grand nombre d'agens de change se trouvèrent comme frappés de la foudre, et entraînés, malgré

malgré leur prévoyance et leur probité recon- nue, dans un désastre qui occasionna la perte totale de leur fortune.

M. de Voranges, qui était loin de res- sembler à ces spéculateurs avides, à ces in- intrigans déhontés qui préfèrent la fortune à l'honneur, ne voulut pas faire perdre la moin- dre chose aux honnêtes capitalistes qui lui avaient confié leurs fonds : il vendit tout ce qu'il possédait ; son mobilier, riche et considé- rable, une bibliothèque nombreuse et choisie, que regretta surtout la pauvre Blanche. Ma- dame de Voranges vendit également ce qui était à son usage : ses diamans, ses dentelles, ses cachemires, presque toute sa garde-robe, un partie de celle de ses filles, et jusqu'à la riche harpe de Blanche, tout fut employé à combler le déficit qui se trouvait dans la caisse de M. de Voranges, dont tous les engagemens furent remplis. N'ayant plus la force de continuer un état où il faut des avances considérables, et craignant de ne pouvoir retrouver son crédit que lui avait fait perdre la suspension momentanée de ses paiemens

paiemens, il renonça pour jamais à reparaitre à la Bourse, et chercha une modique place de commis ou de caissier, avec laquelle il pût faire subsister sa famille.

Ses recherches furent vaines. Le malheur qui souvent nous ferme tout accès, et qui semble éloigner de nous jusqu'à ceux que nous croyions nos meilleurs amis, accabla M. de Voranges au point qu'il fut obligé de renoncer au séjour de Paris. Il loua une petite maisonnette dans un village de la vallée de Montmorency: il mit Célestine chez une marchande lingère, ce qui humilia fortement son amour-propre; et Blanche fut placée chez un des premiers facteurs de harpe, qui long-temps avait été son maître. Celui-ci ne voulant pas que le talent, qu'elle possédait, lui fût inutile, offrit de la prendre chez lui pour veiller son magasin, et donner des leçons à ses plus jeunes élèves, afin de pouvoir par la suite faire dans Paris plusieurs écoliers qu'il se proposait de lui procurer.

Monsieur et madame de Voranges ayant ainsi placé leurs deux filles, se retirèrent au
village

village de St.-Gratien, pauvres, à la vérité, mais riches d'honneur et à l'abri de tout reproche, par les grands sacrifices qu'ils avaient faits. Madame de Voranges, qui avait tenu dans Paris un état de maison brillant et recherché, se trouvait réduite à faire elle-même sa cuisine et son petit ménage. Vêtue d'une simple robe de bure, d'un gros fichu de percale et d'un grand chapeau de paille commune, elle allait sans cesse chercher le pain, acheter le lait, la viande; en un mot elle remplissait les fonctions d'une simple gouvernante. Pendant ce temps-là, M. de Voranges, encore dans la force de l'âge, s'occupait à scier et à fendre du bois; à cultiver et arroser un petit jardin qui, par son travail et ses soins, commençait à leur produire une partie des choses nécessaires à leur existence. Cet homme aimable, qu'on avait vu si brillant, protéger les arts et recevoir chez lui tous ceux qui s'y distinguaient, était vêtu d'une veste et d'un pantalon de coutil, formant autrefois un habit de chasse; et se livrait aux travaux les plus rudes, laissant

néan

néanmoins apercevoir, à travers la sombre tristesse répandue sur tous ses traits, la sérénité d'un honnête homme.

Un an s'était écoulé : Célestine accablée du changement cruel qui s'était opéré dans son sort, ne se livrait qu'avec répugnance aux travaux de la lingerie. Sa nonchalance accoutumée, jointe à la souffrance qu'elle réprimait dans son cœur, ne lui avait pas permis de faire dans son nouvel état des progrès suffisans pour la mettre au-dessus du besoin. Elle se trouvait humiliée de faire et de défaire les ballots de marchandises, d'être en rang parmi de jeunes ouvrières à qui une année auparavant elle avait commandé plusieurs chiffons. Elle était surtout au supplice lorsque des personnes qu'elle avait vu fréquenter la maison de son père, venaient acheter quelque chose à la boutique où elle cousait humblement de la toile. Sa rougeur subite et ses yeux baissés annonçaient toute sa confusion. Elle se fût décidée à mourir plutôt que d'être reconnue ; et son embarras ne faisait alors qu'augmenter son inexpérience

au

au comptoir, ce qui déplaisait fortement à la maîtresse lingère, et lui attirait les reproches les plus mérités.

Blanche, au contraire, désirant sortir de la gêne cruelle où elle se trouvait, ainsi que sa sœur, et surtout être en état d'offrir à ses parens les secours et les consolations dont ils avaient si grand besoin, se livrait avec tout l'élan d'une âme à la fois sensible et fière, aux travaux qui lui étaient confiés par l'excellent homme qui l'avait recueillie chez lui. Déjà plus d'à moitié formée aux usages du commerce, elle dirigeait tous les ouvriers du magasin, donnait des leçons de harpe à plusieurs jeunes élèves; et par cet exercice qu'elle répétait à chaque instant du jour, elle fut bientôt de la plus grande force sur ce bel instrument; en un mot, elle devint aussi utile par ses talens, qu'elle était estimée et chérie pour toutes les qualités de son cœur. Au bout de quelque temps, elle éprouva le bonheur inexprimable de faire partager aux pauvres solitaires de St.-Gratien le fruit de ses travaux et de ses veilles. M. et madame
de

de Voranges, grâce aux secours nombreux que Blanche leur avait fait parvenir, furent en état de prendre une gouvernante, et commençaient à retrouver, dans leur obscure retraite, des plaisirs moins brillans, à la vérité, mais plus vrais peut-être que tous ceux dont ils n'avaient cessé d'être environnés dans leur somptueux appartement de Paris. Célestine elle-même se ressentit de l'effet des talens de sa sœur; et son amour-propre souffrant moins, elle commençait à s'armer de courage, à gagner de quoi subvenir à ses besoins, et surtout à une mise agréable, ce qu'elle ambitionnait le plus. En un mot, cette famille infortunée, bravant les coups du sort, dont elle avait été si fortement accablée, retrouvait, par son travail et sa résignation, le peu de bonheur qui lui était réservé.

Il ne fut pas de longue durée. Madame de Voranges n'avait pu, sans une souffrance inexprimable, passer aussi rapidement de l'opulence à un état précaire. La douleur qu'elle avait eu soin de cacher à son mari, pour ne pas augmenter ce qu'il ressentait, avait

avait tellement altéré ses organes et allumé son sang, que cédant aux chagrins secrets qui la minaient depuis longtemps, elle tomba malade, et fut en peu de jours dans le plus grand danger. Blanche vole aussitôt au secours de sa tendre mère; elle seconde de toutes ses forces, de tous ses moyens M. de Voranges dans les soins qu'il prodigue à la fidèle compagne de sa vie. Célestine obtint, de son côté, la permission de venir remplir les devoirs que lui imposait la piété filiale. Madame de Voranges, secourue avec tant de zèle et de tendresse, résista comme par miracle aux maux qu'elle endurait, et bientôt ses jours furent en sûreté.

Célestine retourna aussitôt à son comptoir pour y reprendre ses travaux, qu'elle s'était proposé de suivre avec succès. Blanche obtint sans peine du généreux facteur de harpes la permission de rester quelques instans encore à Saint-Gratien, pour soigner sa mère, dont la convalescence devait être longue, et à qui il restait des attaques de nerfs, qui souvent
deve-

devenaient dangereuses et retardaient une guérison parfaite.

Blanche s'était aperçue que la musique calmait ces accidens fâcheux, et les rendait moins fréquens. Elle en fit part au médecin qui lui conseilla de pincer la harpe d'abord dans une pièce voisine, pour ne pas fatiguer les organes affaiblis de madame de Voranges, et de parvenir par gradation au point d'exécuter en sa présence les morceaux les plus bruyans. Blanche fut aussitôt à Paris prendre au magasin sa harpe accoutumée, et suivit de point en point ce qu'avait prescrit le docteur. Jamais cet instrument ne lui avait été aussi cher, puisqu'il devait achever de sauver une mère adorée. Elle se mit donc à pincer, d'abord le plus légèrement possible, cet harmonieux instrument dont les sons, en caressant l'oreille, portent jusqu'au fond de l'âme une émotion délicieuse. « Oh! quelle douce et agréable surprise! dit madame de Voranges d'une voix très-faible à son mari qui était à ses côtés; il y a si longtems que je n'avais entendu Blanche sur la harpe!...

Elle

Elle me rend la vie . . . » Ces mots touchans qu'entendait la jeune virtuose, mouillèrent ses yeux de douces larmes, et donnèrent à son talent plus de force encore. Elle continua à faire résonner sur l'instrument les airs les plus tendres, auxquels elle donnait l'expression que lui inspirait une situation aussi délicieuse. Elle exécuta surtout avec une rare perfection cet air charmant: *de la Piété filiale*; et l'embellit de variations si touchantes, que M. de Voranges, ému à son tour de cet heureux à-propos, se lève tout-à-coup, entre dans la chambre séparée où se trouvait sa fille, et, lui tendant les bras, s'écrie avec transport: «ô ma Blanche! on ne peut plus se plaindre du sort, quand on a le bonheur d'être ton père . . . Viens jouir de ton ouvrage, viens contempler ta mère: le sourire est revenu sur ses lèvres décolorées; des pleurs mouillent enfin ses paupières desséchées; elle te bénit, elle te nomme sa libératrice, son ange tutélaire . . . Viens, créature céleste, viens recevoir ta juste récompense! . . . » En achevant ces mots, M. de

Vo.

Voranges conduit Blanche au lit de sa mère qui la presse contre son sein : ils s'enlacent tous les trois ; leurs visages se confondent au milieu d'un torrent de baisers et de larmes. Aucun d'eux ne peut parler ; mais leur silence éloquent semble dire que les affections de l'âme sont le premier de tous les biens, et le seul que ne puissent nous ravir les coups du sort.

Depuis cet heureux moment qui contribua si efficacement à la guérison de madame de Voranges, il ne se passait pas de jour, que Blanche ne renouvelât dans le cœur de sa mère les douces émotions que son talent y faisait naître ; et bientôt il lui fut permis par le médecin de pincer la harpe dans la chambre de la malade, et même d'y jouer tous les morceaux qu'il lui plairait.

Aussitôt Blanche exécute sur ce bel instrument tantôt une riche symphonie de Kromholz, tantôt un savant concerto de Pétrini, tantôt enfin un œuvre tout entier d'Haydn ; ayant toujours soin de varier le
genre

genre des morceaux, afin de procurer à sa mère plus de plaisir et de surprise.

Un soir, c'était vers la mi-septembre, le temps était serein, la lune commençait à éclairer la campagne, et sa douce clarté semblait ajouter au calme imposant qui régnait sur toute la nature: Blanche était auprès de madame de Voranges, dont la chambre avait une croisée qui donnait sur le grand chemin. Elle exécutait sur sa harpe une brillante sonate de Nadermann, et s'abandonnait à tout son talent. Ses accens mélodieux retentissaient dans le village; une partie des habitans s'était réunie devant la maisonnette, et prêtait à la jeune harpiste une attention qui n'était interrompue que par de fréquens applaudissemens; car tel est l'empire du vrai talent, qu'il captive jusqu'aux êtres même les plus obscurs. L'ambassadeur de Russie, qui séjournait pendant la belle saison à la campagne, et avait loué un château dans la vallée de Montmorency, vint à passer dans sa voiture avec sa femme et sa fille unique qui entraient dans sa quinzième année. «Je reconnais

cette

cette sonate, s'écria la jeune princesse; je l'ai entendu exécuter dans les dernières fêtes qu'il y a eu à la cour. — Je me la rappelle, en effet, dit l'ambassadeur surpris autant que ravi d'entendre une sonate aussi savamment exécutée. — C'est une de celles de Nadermann que j'ai le plus souvent exécutées, dit à son tour l'ambassadrice, en prêtant de même une oreille attentive...» On s'informe du nom de la virtuose, et l'on apprend que c'est une jeune demoiselle nommée Blanche de Voranges, qui, pour achever de sauver la vie à sa mère, fait tous les soirs de la musique dans son appartement. L'ambassadrice, dont la curiosité fut excitée par tous ces renseignemens, se promit de connaître cette jeune Blanche que tout le village semblait honorer; et la jeune Varinka, sa fille, témoigna de son côté le plus vif désir de voir et d'entendre celle qui avait eu le bonheur d'employer ses talens à conserver sa mère.

Dés le lendemain, à peine les habitans du village se furent-ils retirés, que l'ambassadeur

sadeur et sa famille, après être descendus de calèche, à l'entrée de St.-Gratien, revinrent sans suite, se placer au bas de la croisée de madame de Voranges. Blanche exécutait en ce moment les plus riches variations du *Pas-Russe*, ce qui fit tressaillir cette honorable famille, en même temps qu'il augmenta l'intérêt qu'inspirait d'avance la jeune virtuose. Lorsque Blanche se fut livrée à toute la richesse de son talent, et qu'elle n'eut plus entendu les applaudissemens accoutumés, certaine que les villageois avaient regagné leurs demeures, elle mit un instant la tête à la fenêtre pour respirer l'air, et aussitôt elle entendit ces mots que prononçait une jeune voix avec la plus touchante expression: «Sauver sa mère et posséder un pareil talent! oh! qu'elle doit être heureuse!» Blanche, attirée par le charme de ces paroles, s'avance tout-à-fait à la croisée, cherchant des yeux qui pouvait parler ainsi, lorsqu'une seconde voix, beaucoup plus forte que la première, lui adresse ces mots: «Ne soyez pas surprise, Mademoiselle, que chacun envie votre sort,

et s'arrête pour vous entendre. Daignez agréer les félicitations de l'ambassadeur de Russie et celles de sa famille.» Blanche, étonnée et confuse, se retire aussitôt et ne sait que répondre. M. de Voranges, qui se trouvait près de sa femme, se lève précipitamment; et, prenant sa fille par la main, l'oblige à paraître encore à la croisée, pour répondre ce que l'usage dictait en pareille circonstance, lorsqu'une troisième voix, remarquable par un accent étranger, proféra ces mots avec douceur et dignité: «Si vous êtes la plus heureuse des filles, celle que vous avez sauvée doit être la plus heureuse des mères.» Blanche répondit, en balbutiant, qu'elle était confuse d'aussi honorables félicitations; mais qu'elle n'avait fait que remplir son devoir. La conversation commençait à s'engager, lorsque M. de Voranges, descendant sans rien dire à sa fille, ouvre la porte de sa maisonnette et invite l'ambassadeur et sa famille à daigner se reposer un instant. On accepte; Blanche paraît à la voix de son père, qui la présente d'abord à l'ambassadrice.

II

E

Celle

Celle-ci lui présente à son tour Varinka, dont la figure charmante, la grâce et le maintien séduisaient au premier coup d'œil, et commandaient le respect et l'intérêt le plus tendre. M. de Voranges n'hésita point à faire le récit fidèle de ses malheurs, et l'éloge de sa chère Blanche. Pendant cet entretien, Varinka ne cessait d'attacher sur elle ses regards. L'ambassadrice lui dit qu'elle osait se flatter qu'il lui serait permis de profiter d'un si heureux voisinage, et qu'elle lisait dans les yeux de Varinka tout le plaisir qu'elle aurait à se lier avec une personne aussi digne d'attachement que de considération. M. de Voranges et sa fille répondirent avec tous les égards dus à tant de prévenances, et promirent d'aller, dès le lendemain, dîner chez l'ambassadeur. La réception qu'on leur fit n'était point celle des grands envers leurs protégés, mais la preuve touchante de l'estime et de l'intérêt que Blanche inspirait à tous ceux qui pouvaient la connaître. La société, pour ne pas intimider la jeune personne, était ce jour-la peu nombreuse, mais choisie

et

et composée d'amis des arts. L'ambassadrice qui cultivait également la musique, exécuta sur le piano la même sonate de Nadermann, et dit à Blanche: «Des qu'on vous a entendue l'exécuter, mademoiselle, cette sonate devient chère, et je l'ai envoyé prendre ce matin chez son auteur, pour vous en faire hommage à mon tour, et vous la faire entendre...» Varinka, qui joignait à la voix la plus belle et la plus étendue, un goût particulier et la plus brillante méthode, chanta plusieurs airs italiens. Blanche, charmée autant que surprise, offrit à la jeune personne de l'accompagner sur la harpe. Varinka, excitée par le beau talent de Blanche, fut plus expressive que jamais, et ravit tout l'auditoire. Comme elle recueillait des applaudissemens mérités, elle dit, en portant la main de Blanche contre son cœur: «Il est si avantageux d'être accompagnée de la sorte! Oh! que je ferais de progrès, si j'avais le bonheur d'avoir tous les jours un pareil guide! — Je vous offre de bon cœur tous mes soins, répondit Blanche, fort émue; oui, pendant

le temps qu'il me reste encore à passer auprès de ma mère, je m'engage à venir accompagner la jeune princesse dont les talens, j'ose le prédire, ne tarderont pas à égaler la beauté. — Je n'osais pas vous le demander, lui dit l'ambassadrice : la convalescence de madame votre mère allant de mieux en mieux, j'irai moi-même lui demander la grâce que vous voulez bien accorder à ma fille ; et j'entrevois déjà que je vous devrai, mademoiselle, la perfection de ses talens et celle de son cœur.»

Ces projets furent suivis avec exactitude. Blanche allait tous les matins au château de l'ambassadeur de Russie ; et le soir la jeune princesse la ramenait en calèche auprès de madame de Voranges. Souvent elle partageait avec elle tous les soins qu'elle donnait à sa mère. On conçoit que ce doux partage des devoirs et de l'étude établit entre les deux jeunes personnes un attachement qui devint d'autant plus fort, qu'il était fondé sur une mutuelle estime. Varinka ne pouvait plus se passer de Blanche, et celle-ci oubliait

oubliait auprès d'elle les malheurs de sa famille. Enfin, l'époque à laquelle Blanche devait quitter St.-Gratien arriva. Sa mère était entièrement rétablie, et le célèbre facteur de harpe réclamait sa chère élève. Blanche fut, avec son père, faire ses adieux au château de l'ambassadeur. Une altération pénible se remarquait sur son aimable figure; elle ne pouvait surtout fixer Varinka sans qu'aussitôt ses jolis yeux se remplissent de larmes. Enfin, pressée de questions, elle avoua le motif de sa visite, et annonça que le soir même elle retournait à Paris. «Nous séparer! s'écria Varinka, en s'enlaçant avec elle; non, Blanche, non, mon amie! Vous m'avez fait connaître et chérir la vertu; je vous dois tout le talent que je possède, et sur tout cet amour des arts qui fait le charme de la vie: vous m'avez donné de l'amitié une habitude, un besoin, que nulle autre que vous ne pourrait remplacer dans mon cœur. Blanche nous sommes inséparables.» — M. de Vorange, qui, de son côté, cherchait à cacher son émotion, alléguait les engagements de sa
fille

filles avec l'honnête facteur de harpe, son appui, son bienfaiteur, et l'unique source des secours et des consolations qu'ils avaient trouvés dans leur désastre. «Non, non, ajouta Blanche, avec force et résignation; je ne puis manquer à la reconnaissance que je lui dois. — S'il est aussi bon, aussi généreux que vous le dites, reprit vivement l'ambassadeur de Russie, il ne peut s'opposer à votre bonheur. Restez auprès de Varinka; soyez son guide, son amie. Je vous regarde, dès ce moment, comme ma seconde fille; et c'est vous-même, mademoiselle, que je chargerai du sort de vos respectables parens. — Le prince est l'interprète de mes sentimens, dit à son tour l'ambassadrice: non, tant de qualités réunies ne doivent point être victimes des caprices du sort. Je conduirai moi-même mademoiselle chez le facteur de harpe, et j'espère le déterminer à céder à nos instances. Ce n'est point en qualité de harpiste, ni d'institutrice, que mademoiselle habitera parmi nous, mais comme le modèle de toutes les vertus, comme un trésor que le ciel nous a fait

fait découvrir pour le bonheur de Varinka. Restez, aimable Blanche, restez, poursuivait l'ambassadrice, en la pressant dans ses bras; soyez aussi ma seconde fille.»

M. de Voranges ne put résister à des offres si touchantes. Il ne pouvait trouver d'expressions pour peindre sa joie et sa reconnaissance. Il courut aussitôt annoncer à sa femme le bonheur de leur fille, et s'en féliciter avec elle. Pendant ce temps, l'ambassadrice fut elle-même à Paris, avec Blanche et Varinka, chez l'honnête facteur de harpe, qui souscrivit au sort avantageux de son élève chérie, mais témoigna néanmoins tous les regrets qu'il avait de s'en séparer. Madame de Voranges, à qui cet heureux événement avait rendu de nouvelles forces, fut en état de se rendre au château de l'ambassadeur. La joie fut générale: tout ce qui composait la suite de ce prince se félicitait de voir une jeune personne aussi accomplie installée parmi eux; et depuis cet heureux jour, personne ne fut trompé dans l'espoir qu'il avait conçu. L'ambassadeur et

son

son épouse n'eurent qu'à s'applaudir de ce qu'ils avaient fait. Ils assurèrent à Blanche un sort digne de ses talens et de ses rares qualités. Monsieur et Madame de Voranges retrouvèrent enfin l'aisance et le bonheur; mais ils ne voulurent jamais quitter leur maisonnette, quelques instances qu'on leur fit de s'établir au château de l'ambassadeur. Blanche et Varinka devinrent plus intimes que jamais; et comme elle éprouvaient chaque jour le besoin qu'elles avaient l'une de l'autre, elles se promirent de ne se séparer qu'à la mort.

Quant à Célestine, elle continua son état de lingère, où bientôt les dons multipliés de sa sœur, et la haute protection de l'ambassadrice de Russie, la mirent à même de prendre à son compte un magasin qui devint en très-grande vogue dans Paris. Blanche allait souvent la voir; et quoique parvenue à un sort très-brillant, elle prenait les plus grandes précautions pour ménager l'amour-propre de sa sœur. Celle-ci, qui lui devait l'aisance dont elle jouissait, la conservation de sa mère,

et

et l'oubli de leurs malheurs, reconnut enfin que jamais on ne doit perdre l'espérance, et que, malgré les coups les plus cruels du sort, on n'est jamais sans ressource, quand il reste celle des talens.

LA PETITE BIBLIOTHÈQUE
VIVANTE.

Si il est quelque défaut qui, tout en nous ridiculisant, nous entoure d'ennemis irréconciliables, c'est la pédanterie. Rien dans le monde qui soit aussi fatigant, aussi dangereux, que cette manie de citer à tout propos, que cette prétention de tout savoir, que cette habitude choquante de trancher sur tout, et de s'ériger en censeur des nouvelles productions, soit d'art ou de littérature. Si ce défaut déplaît dans les hommes, même les plus instruits, il devient insupportable et révoltant

dans